

ne répondez pas, qui ne dit mot consent ; eh bien ! soit, j'accepte ; et maintenant me laisserez-vous sortir ?

— Un instant, dit don Henrique, vous ne nous échapperez pas ainsi, caballero ; ce mariage aura lieu tout de suite, le prêtre attend.

— Allons ! allons ! tout était réglé d'avance à ce qu'il paraît ; j'ai donné tête baissée dans un joli traquenard !

— Refusez-vous, reprit don Henrique.

— Non pas, mon jeune maître ; j'accepte au contraire, plus tôt ce sera fini mieux cela vaudra, répondit-il avec hauteur, et prenant la main de la tremblante jeune fille : Venez, Senora, lui dit-il d'une voix sourde.

Et fier et railleur, il quitta la pièce suivi de tous les assistants confondus d'un aussi hideux cynisme.

La chapelle était resplendissante de lumière, don Fernando reconnut groupés un peu à l'écart, les amis que lui-même avait convoqués pour assister à son triomphe, et qui devenaient aussi témoins de sa honte.

Don Fernando était en proie à une rage froide ; la honte d'avoir été pris comme un niais dans le piège que lui-même avait tendu le rendait fou : c'était en vain et malgré sa puissance sur lui-même qu'il essayait de paraître calme ; il ne parvenait pas à y réussir ; il roulait dans son esprit les projets les plus sinistres, et n'écoutait que d'une oreille distraite, et sans y rien comprendre, les paroles et les exhortations pieuses du digne prêtre qui officiait.

La cérémonie nuptiale s'achève sans être troublée par aucun incident fâcheux, et sans que le nouveau marié parût en avoir bien conscience.

On sortit lentement et avec recueillement de la chapelle, aux dernières vibrations mélancoliques de l'orgue.

Arrivé sous le péristyle où chacun s'était groupé sans ordre, ainsi que cela se passe ordinairement à la fin d'une cérémonie religieuse, don Fernando de Tordesillas se redressa fièrement et lançant un regard de défi aux gentilshommes dont il était entouré, et dont la plupart étaient ses amis :

— Faites-moi place, caballeros, dit-il d'une voix impérieuse. Je me suis assez donné en spectacle cette nuit pour satisfaire toutes les exigences de votre curiosité ; il est temps que je me retire ainsi que cette femme que vous m'avez contraint d'épouser et qui est la mienne à présent ! allons, senora, suivez-moi, ajouta-t-il avec violence.

En parlant ainsi il la saisit brutalement par le bras, et l'at tira si brusquement à lui, que la jeune fille, tremblante de terreur, poussa un cri de douleur, trébucha, se renversa en arrière et serait tombée sur les dalles, si sa mère ne l'eut retenue dans ses bras.

— Oh ! quel honte, caballero ! s'écria dona Carmen, en montrant d'un geste navrant sa fille évanouie qu'elle serrait contre son cœur.

— N'implorez pas cet homme, senora, dit une voix vibrante avec un accent de mordante ironie, le libertin bafoué se change en bourreau, c'est dans l'ordre !

— Ah ! c'est encore vous, don Henrique ! s'écria don Fernando, dont le visage devint livide, est-ce une leçon ?

— Peut-être ? répondit fièrement le jeune homme, dans tous les cas elle serait méritée !

Don Fernando, sans répondre, dégaina son épée et fit un pas vers lui.

— Ne me tentez pas ! reprit le jeune homme, maintenant

quo vous avez, malgré vous, rendu l'honneur à celle que vous prétendiez flétrir, rien ne m'empêcherait de vous châtier, car vous êtes plus vil et plus infâme que le dernier des « leperos, » vous qui vous vengez sur une femme !

Don Fernando repoussa brusquement dona Carmen.

— C'en est trop, s'écria-t-il, défends-toi, misérable ! si tu ne veux pas que je te tue comme un chien !

— Ici, devant la porte ouverte de cette chapelle, presque dans le sanctuaire du sauveur des hommes ?

— Que m'importe cela ! reprit don Fernando en grinçant des dents, défends-toi, te dis-je.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige ! s'écria-t-il en brandissant son épée avec rage.

— Caballeros, dit don Henrique d'une voix profonde, que pas un de vous ne se retire, soyez tous témoins du châtiment de cet homme ; ce combat n'est pas un duel, c'est le jugement de Dieu ! priez pour lui !

En prononçant ces derniers mots il tomba en garde, les deux épées se croisèrent aussitôt et la lutte commença, furieuse, acharnée, à la lueur blafarde de la lune nageant dans l'éther.

Tous les gentilshommes formaient un cercle épais autour des combattants ; un peu à l'écart le prêtre et les dames agenouillés sur les dalles, priaient avec ferveur ; appuyé contre une colonne, les bras croisés sur la poitrine, les traits convulsés par la douleur, don Carlos de Tordesillas fixait ses yeux hagards sur son fils, sans songer à essuyer les larmes qui coulaient lentement le long de ses joues ; dona Carmen, agenouillée près de sa fille toujours évanouie et soutenue par deux jeunes filles, essayait de la faire revenir à elle.

Un silence de plomb planait sur cette foule attentive et inquiète ; on n'entendait d'autre bruit que le froissement sec et sinistre des épées et la respiration haletante des combattants.

Tout à coup l'épée de don Fernando vola en l'air et celle de son adversaire s'enfonça jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Don Fernando ne jeta pas un cri, ne poussa pas un soupir, il tomba sur la face et ne bougea plus ; l'épée de don Henrique lui avait traversé le cœur ; il avait été foudroyé.

Séance tenante, à la demande de don Henrique, procès-verbal fut dressé des événements survenus pendant cette nuit sinistre, et signé par tous les assistants, même par don Carlos de Tordesillas, malgré ses efforts pour se soustraire à cette suprême satisfaction, donnée à l'honneur et à la loyauté de don Henrique.

Dona Luisa se retira dans le couvent des dames du Rosaire, où elle resta pendant deux ans ; mais comme certaines calomnies commençaient à être colportées sur son compte, don Henrique autant pour les faire taire, que pour se conformer aux intentions manifestées par don Lucio de Sandoval dans son testament et surtout parce qu'il aimait toujours dona Luisa, qui, de son côté, avait conservé son amour au fond de son cœur comme une précieuse relique, don Henrique l'épousa ; non pas à Mexico, mais à la Puebla de los Angeles, où il se fixa définitivement.

Voilà, cher don Estevan, l'histoire véritable de dona Luisa Perez de Sandoval, mon aieule ; toutes les preuves sont entre mes mains ; je termine ici ce trop long récit ; la vie de dona Luisa après son mariage avec don Henrique, s'étant tout entière concentrée dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, n'offre plus rien de saillant et qui mérite d'être rapporté.